

Zeitschrift:	Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber:	Société jurassienne d'émulation
Band:	84 (1981)
Artikel:	De l'expressionisme au monde informel, de l'art orthogonal à la floraison surréaliste : l'œuvre de Joseph Lachat de 1951 à 1981
Autor:	Widmer, Alphonse
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-684421

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De l'expressionnisme au monde informel, de l'art orthogonal à la floraison surréaliste : l'œuvre de Joseph Lachat de 1951 à 1981

par Alphonse Widmer

A la vérité, je ne saurais dire où et quand j'ai fait la connaissance de Joseph Lachat. Ma mémoire, en revanche, garde précieusement le souvenir de ma première visite à l'atelier. Il y a vingt ans, en fin d'après-midi, dans cette lumière d'arrière-saison où les choses prennent une autre dimension, je découvrais l'ancien couvent des rédemptoristes d'Uvrier, blotti au pied du vignoble valaisan, cerné par une végétation dont la poussée anarchique ajoutait au charme désuet du lieu. Là, dans une salle donnant de plain-pied sur la cour intérieure — cour sur laquelle s'ouvraient aussi les ateliers de Duarte, le sculpteur, et de Louy, le verrier, la mince silhouette de Joseph, dressé devant sa table, m'est apparue de dos, tandis qu'à quelques pas, Nicole, en bleu de plombier, armée d'un chalumeau, assemblait les pièces d'une grande plastique de métal dans un bruit assourdissant. Ce fut le point de départ d'une amitié qui n'a connu aucune éclipse. Mon admiration pour l'artiste ne nuira pas à mon témoignage : mon propos n'est point de donner dans le panégyrique. Je me bornerai à dire l'homme et ses problèmes.

Pour attaché qu'il soit à sa terre natale, Lachat s'y sent à l'étroit. Son talent a besoin d'espace. La lumière du Midi l'attire, et la chaleur. Le Sud, pour ce bourlingueur impénitent, ce sera successivement le Tessin, où la mobilisation l'a déniché, l'Italie une fois la paix revenue, puis l'équateur — dix-sept mois de traversée du continent noir, de Mombasa à Dakar —, Alicante, sept ans et dix ans, le Valais.

L'Afrique a fait lever son enthousiasme comme elle avait ébloui Matisse, Braque et Picasso. Lachat, c'est le migrant par excellence, l'anti-sédentaire. Tout paysage le sollicite, qui enrichit sa collection de formes et de couleurs. Les différents types d'humanité auxquels il s'est frotté, loin d'assouvir sa curiosité, la stimulent.

« Etre constamment aux prises avec de nouveaux problèmes », c'est ainsi qu'il voit son destin dans la « Notice autobiographique » du beau livre que Marcel Joray lui a consacré en 1964.

Deux tendances apparemment inconciliables cohabitent chez Lachat en parfaite intelligence : le monde l'attire, et la solitude. Les pulsations de la vie contemporaine animent son art. Le souci est chez lui primordial de comprendre ses semblables, de dire leurs tourments, d'exalter leurs aspirations. A l'aise dans le débat, il s'accroche à l'idée, la cerne, l'étreint, la creuse jusqu'à ce qu'il en ait mis l'essence à nu.

Mais c'est à l'écart, dans la retraite, que la vision de l'artiste prend corps, que l'image se matérialise. La méditation est fille du silence et l'œuvre s'élabore dans la solitude.

Comme pour tous les peintres, on pourrait trouver des parents à Lachat. Personne ne naît sans géniteur. Il serait oiseux de relever des influences. Il nous suffit de savoir qu'il n'y a jamais chez lui asservissement à un modèle, ni pâle imitation : les emprunts s'intègrent dans une œuvre marquée d'une robuste originalité.

Les tableaux accrochés aux cimaises de la Galerie du Cénacle et du Centre culturel régional rendent compte du chemin parcouru des années cinquante à aujourd'hui. Quête remarquable, qui témoigne que l'art n'est qu'une perpétuelle remise en question. L'insatisfaction est la condition permanente de l'artiste. Le créateur qui atteint son objectif cesse d'être un créateur : il est mort pour l'art.

« Jamais, a écrit Giacometti, pas un seul jour, je n'ai fait quelque chose comme je le voulais. »

* * *

L'exposition s'ouvre sur quelques crayons africains : visages d'adolescents et figures de porteuses d'eau dont la démarche ondoyante est rendue d'un seul trait, d'une sûreté époustouflante.

Quant à l'œuvre peint, nous ne pouvons guère qu'en esquisser quelques aspects essentiels, avec tous les risques de simplification que cette manière de faire comporte. Les tableaux rapportés d'Espagne véhiculent une charge affective d'une rare intensité. A une galerie de têtes pathétiques — gitans, pêcheurs, prostituées, croquants ou orphelins —, à un défilé de gueules tordues par la souffrance et la privation, fait écho une suite de paysages où la terre, les arbres et les maisons parlent un langage humain et clamant la misère des hommes. L'éision, le raccourci du dessin et le choix délibérément arbitraire de la couleur accroissent l'impact émotionnel. Ulcéré par le spectacle de l'injustice, Lachat projette son indignation dans des œuvres amères, expression d'un art qui, tout à la fois, provoque, accuse et condamne.

La transition paraît brutale des tableaux expressionnistes et des quelques pages surréalistes qui lui ont succédé — dont le troublant *Terminus*, où la pensée s'abîme dans une définitive désespérance — aux grands formats de Vercorin, où toute allusion aux êtres et aux objets est bannie. Ici, c'est la matière elle-même qui parle. Sa palpitation primaire anime la surface. La neige, le dégel, la boue, l'écume du torrent, la caillasse, le limon et la glaise sont dans la toile, sont la toile.

La volonté de dissoudre la forme dans une sorte de magma en fusion est manifeste. D'épaisses coulées de lave envahissent le plan, étalées à grands coups de truelle ou de couteau, à moins que la couleur ne gicle du tube sous la pression frénétique du pouce. Il arrive que la toile vienne à vous comme un mur crépi à la chaux, où les blancs sales, les gris et les ocres délavés se fondent en des accords raffinés.

L'enduit initial, lisse ou grenu, souvent s'additionne de sable, de colle, de plâtre, de morceaux de jute ou d'étoffe, qui transforment la surface en un champ suggestif. Lorsque le relief est d'apparence trop unie, Lachat n'hésite pas à y ouvrir un sillon, à l'écorcher, voire à le crever comme s'il voulait qu'un cri fusât de ses entrailles.

Son goût du baroque n'empêche pas Lachat de subir l'attrait de la stricte discipline mathématique. Tournant le dos au tumulte informel, il s'engage dans l'univers de l'abstraction géométrique. Il ne s'agit point à proprement parler d'une conversion. Les figures-signes qui peuplent les tableaux espagnols trahissent déjà une indéniable volonté de stylisation. Personnages et paysages sont découpés en formes simples : cercles, rectangles, ellipses et triangles. Reprenant ces éléments, désormais dégagés de toute connivence avec le monde concret, il les ordonne suivant une architecture personnelle. Après l'exubérance, l'ascèse. Finie la liesse des hautes pâtes. L'application de la couleur en fines couches superposées communique à la toile une respiration nouvelle. Le peintre utilise un vocabulaire volontairement restreint. Disques, segments de cercles, carrés et autres polygones s'ordonnent autour de l'angle droit qui constitue l'élément de base de l'édifice. En l'absence de tout recours à la représentation, les pouvoirs de la forme et de la couleur suffisent à donner une existence au tableau. Je ne sais quel critique a parlé du «pur pouvoir d'exprimer, au-delà des choses déjà dites ou vues».

Le rythme naît de l'exploitation des virtualités spatiales de la couleur, de l'agencement des unités plastiques, du jeu des associations et des effets de contraste.

Une brève incursion dans le domaine de l'art cinétique constitue un prolongement naturel à l'expérience constructiviste. Sans renier les

réalisations de cette période, Joseph Lachat n'a pas cru opportun de les faire figurer dans l'actuelle rétrospective.

Aujourd'hui, atteint par un mal qui le harcèle sans répit, Joseph Lachat, déployant les ressources d'une rare énergie, continue à peindre. Il continue à donner vie à des tableaux solidement charpentés où le quadrilatère et le cercle demeurent les pièces maîtresses. La recherche d'un art dépouillé est toujours manifeste, la géométrisation aussi vigoureuse, la composition de plus en plus serrée. Mais parallèlement à l'élaboration de cette œuvre apparaît une floraison de dessins à l'encre de Chine où l'artiste lâche la bride à ses démons intérieurs, donne libre cours aux puissances souterraines de l'instinct. Ces compositions ouvrent sur un monde insolite où se côtoient, dans un indescriptible bric-à-brac, macchabées, plantureuses nanas et mauvais génies, totems et mystérieux emblèmes, l'iconographie du bestiaire sidéral, tout un arsenal d'objets hétéroclites, bref la mythologie personnelle de l'auteur.

Poèmes morbides du subconscient et de l'absurde, où la concupiscence explose et l'instinct de la mort transparaît en filigrane.

La peinture devient exercice d'exorcisme, le tableau «exutoire».

* * *

L'itinéraire que nous venons de parcourir hâtivement ensemble ne peut donner qu'une faible idée des multiples aspects de l'œuvre de Joseph Lachat. A chaque détour apparaît une nouvelle forme d'expression, d'autres moyens sont mis en œuvre.

Je vous invite à vous répandre dans les salles et à regarder. Ce que je n'ai su que suggérer, souvent maladroitement, les toiles vous le diront de manière éloquente.

Alphonse Widmer